

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 8

Artikel: Pour et contre : le gibus. - tuyau de poêle. - cylindre, tube, - colonne, etc
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196099>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lettre que m'écrivait, en novembre dernier, un employé supérieur de la gare de Genève :

« Ce que vous avez à Lausanne, dit-il, c'est » de l'eau de rose, en comparaison de ce qui » se passe à Genève au départ et surtout à » l'arrivée des trains du P.-L.-M. Ces trains, » voyageurs ou marchandises, circulent toute » la nuit. Au départ, ils ne sifflent qu'un coup, » c'est vrai, mais pour l'arrivée, quel vacar- » me!! La voie décrivant entre Vernier-Mey- » rin et Genève une forte courbe, avec une » déclivité de 15 à 20 %, il s'en suit que les » trains arrivant toujours trop lancés tombent » à l'improviste sur le disque de St-Jean, et » comme cet appareil, ordinairement fermé, » ne doit être franchi qu'après son ouverture, » il s'en suit que pour chaque train, le méca- » nicien doit siffler l'alarme en donnant sept à » huit fois une série de coups de sifflet telle- » ment stridents que c'est à crever le tympan. » Vous devez penser combien les nombreux » habitants de St-Jean et environs doivent dor- » mir! Mais voilà, l'habitude est une seconde » nature, et aucun d'entre eux ne songe à ré- » clamer. Si cela se passait ainsi à Lausanne, » je crois que la pétition qui vous occupe au- » rait trouvé des signataires jusqu'à la Cité. »

Et cependant, nous devons le dire, la Com- » pagnie du Jura-Simplon s'est préoccupée, à » diverses fois, de cet état de choses et a fait » examiner la question de savoir si, au moyen » de cloches plus ou moins évées, placées sur » la bouche du sifflet, il ne serait pas possible » d'en atténuer l'acuité, cela dans la charitable » intention de rendre aux voisins des gares la » tranquillité nécessaire à un sommeil répara- » teur. Mais cette Compagnie étant tout à coup » entrée dans la voie des économies à outrance, » il n'a pas été donné suite à cette intéressante » étude.

Terminons en ajoutant qu'on s'est demandé, » à tort ou à raison, si le conducteur de locomotives, » en veine de mauvaise humeur, ou pour » taquiner un peu ceux qui se livrent aux bras » de Morphée, pendant que lui reste à son rude » métier, n'abuse pas quelquefois du nombre, » de l'intensité et de la longueur des coups de » sifflet. Quoiqu'il en soit on les lui a coupés.

A cette nouvelle, une pauvre malade, ayant » retrouvé sa tranquillité, écrivait à la *Gazette de » Lausanne* une lettre vraiment touchante et » pleine d'une sincère reconnaissance pour l'Ad- » ministration du chemin de fer.

Cette lettre, nous devons le reconnaître, suf- » firait à elle seule, malgré ce qui vient d'être dit, » pour justifier les réclamations des pétitionnai- » res et les féliciter d'une démarche qui a eu pour » résultat une mesure éminemment humani- » taire. Puissent-ils désormais dormir en paix!

Pour et contre.

Le Gibus, — tuyau de poêle, — cylindre, tube, — colonne, etc.

Tous les journaux ont signalé dernièrement » le centenaire du chapeau haut de forme, qui » fut porté, pour la première fois, le 15 janvier » 1797, par John Hetherington, un mercier de » Londres, qui, ainsi couvert, amena les ha- » dauds et fut poursuivi pour atteinte à la tran- » quillité publique.

Malgré cela, le prince de Galles trouvant » cette coiffure commode (!) l'adopta. Elle devint » à la mode et passa sur le continent.

Il nous a paru curieux de grouper ici les ap- » préciations flatteuses ainsi que les persiflages » auxquels la presse s'est livrée à cette occasion » sur ce pauvre couvre-chef.

Les éloges.

Montre-moi ton chapeau et je te dirai qui tu » es, s'écriait jadis le peintre Vilbert dans un » monologue qui eut grand succès à Paris. Et il » ajoutait ces réflexions :

On ne comprend pas plus un homme sans » chapeau qu'un chapeau sans un homme. En » effet, quand vous voyez courir un individu nu- » tête dans la rue, vous dites tout de suite : » « C'est un fou ou un voleur. » Si, au contraire, » vous trouvez un chapeau seul, soit au bord » d'une rivière, soit dans un boudoir, vous vous » dites : suicide ou adultère.

Les Japonais, voulant affirmer leur for- » melle intention d'imiter la vieille Europe et » d'entrer dans la voie du progrès, se sont em- » pressés d'adopter le chapeau universel.

Les révolutions ont passé et ont tout détruit, » mais le chapeau haut de forme a résisté aux » orages.

Si le chapeau haut de forme venait à dispa- » raitre jamais — ce qui n'est guère probable — » toute une catégorie de travailleurs seraient du » jour au lendemain sur le pavé. Ce sont les » *gnoleurs*, ouvriers en chambre, dont la spécia- » lité est de retaper les vieux chapeaux de soie » au point que l'on peut, ensuite, les vendre » comme s'ils étaient neufs. L'œil le plus exercé » s'y trompe et ce n'est qu'à l'usage qu'on dé- » couvre la supercherie.

Le *gnoleur* s'étant procuré un vieux cha- » peau, le démonte, nettoie soigneusement la » peluche, prépare une nouvelle carcasse, ou, si » la vieille n'est pas trop brisée, la redresse et la » remet à neuf avec un apprêt spécial. Il re- » monte ensuite son chapeau auquel une coiffe » fraîche, un cuir neuf ou dégraissé et une gar- » niture nouvelle donnent tout l'aspect du neuf.

Ainsi, vous, monsieur, qui paraissez si fier » de votre « Huit reflets », cessez de vous mirer » dans les glaces avec complaisance... Vous avez » peut-être sans vous en douter, sur la tête, l'an- » cien chapeau de votre concierge. Mais d'un » autre côté, en portant le haut de forme, vous » contribuez à faire vivre de nombreux travail- » leurs.

La critique.

On a protesté maintes fois contre le chapeau- » cylindre, et tout récemment encore quelques- » uns de nos hommes célèbres appelés à donner » leur opinion, ne dissimulaient pas qu'ils le trou- » vaient laid et incommode. M. Emile Zola est » allé jusqu'à regretter le grand feutre empana- » ché de jadis, qui dominait sous Louis XIII et » Louis XIV. Sous Louis XIV on le tenait sur- » tout à la main, à cause des gigantesques per- » ruques de l'époque. C'est aussi avec ce cha- » peau à la main qu'on saluait si gracieusement » les dames dans les figures de la gavotte et du » menuet.

Le centenaire du chapeau haut de forme est » un anniversaire de plus de l'imbécilité hu- » maine, de la routine, de l'asservissement » inepte à la volonté toute puissante de la mode. » Mais qu'on en profite du moins pour ériger un » buste à Gibus, l'artificieux inventeur du cha- » peau-claque, pliant, à ressort et à détonateur » automatique, ce Vaucanson du tuyau de poêle » dont le génie mécanique s'efforça de réduire » l'encombrant décalitre à l'amincissement d'une » galette des rois. N'a-t-il pas mérité, en son » louable effort, l'éternité du bronze et du gra- » nit?

Reconnaissons que le chapeau haut de forme » est absurde. Il prolonge notre silhouette » d'une figure géométrique disgracieuse, la » moindre goutte d'eau le tache et il est aussi » susceptible que les feutres galonnés d'autre- » fois. Il est chaud à la tête, ne résiste pas au » vent, ne peut être porté à la main sans récol- » ter des avaries et attrapper des égratignures » qui mettent sa soie à rebrousse-poil. Il a le seul » mérite de rentrer dans ce rêve d'égalité des » classes qui couvre du même chapeau le riche

bourgeois et le modeste surnuméraire, le co- » cher de fiacre et le croque-mort.

Est-ce que vraiment les femmes elles-mêmes » n'ont pas songé à l'arborer?... Oui. Les fem- » mes qui ont le droit de se mettre sur la tête de » l'or, des pierreries, des fleurs, du satin et des » oiseaux du paradis, ont essayé de notre tuyau » de poêle. Lorsque, il y a une quinzaine d'an- » nées, Mademoiselle Léa d'Asco voulut lancer » cette mode au Cirque d'Été, il y eut de telles » protestations que la pauvre divette fut obligée » de quitter son fauteuil. Hâtons-nous de dire » que jusqu'à présent, il a peu pris et n'a paru » que sur la tête de quelques excentriques qui » ne font pas la loi; mais, hélas! il suffirait » qu'une femme un peu élégante le prit sous sa » protection pour que, le lendemain, le dit cha- » peau fit le tour du monde.

A la lecture de ces appréciations si contra- » dictoires, on ne peut s'empêcher de reconnai- » tre la vérité du proverbe : « Des goûts et des » couleurs il ne faut pas disputer. »

Pour terminer ce résumé, nous ne pouvons » résister au désir de mettre sous les yeux de » nos lecteurs les lignes suivantes signées Al- » bert Petit, et empruntées au *Journal des Dé- » bats*. Rien de plus spirituel n'a été dit contre » ce malheureux Gibus :

On a dit beaucoup de mal du chapeau haut de for- » me, à l'occasion de son centenaire. Mais il est à re- » marquer qu'aucun de ses détracteurs n'a eu l'au- » dace d'en proposer formellement la suppression. » Aucun, en tout cas, ne s'est déclaré prêt à payer de » sa personne, en donnant le signal de l'abstention. » Le tuyau de poêle continue à régner, arrogant et » immuable, sur les crânes mêmes de ses ennemis. » A notre époque, où fciissonnent les Ligues et les » Associations, il ne s'en est pas formé une contre » l'usage ou simplement l'abus-de ce couvre-chef dé- » noncé à la fois par les esthètes, les hygiénistes et » les gens pratiques. Chaque matin, l'homme civilisé » brosse, lustre et bichonne ce fallacieux accessoire » de toilette qui se hérisse au moindre contact et qui » se cabosse dès que son propriétaire a la prétention » de s'introduire dans un fiacre ou dans un wagon de » la Ceinture.

Je ne parle pas du théâtre où la préoccupation de » garantir contre tout accident un engin si fragile fait » perdre aux spectateurs un peu soigneux une bonne » partie de la pièce. Depuis que le protocole impitoyable » ne permet plus de remplacer le chapeau de » soie par un simple claque, le commerce des chape- » liers a dû prendre une sérieuse extension. Surveil- » lez les angoisses et les misères d'un monsieur de » l'orchestre qui tient à ne pas se séparer de son cou- » vre-chef, ainsi que l'exige la mode, dans sa haute » sagesse. A force d'ingéniosité et de persévérance il » arrivera peut-être tant bien que mal à suspendre » son tyrannique compagnon au crochet dont certains » directeurs ont eu l'amabilité de munir leurs fau- » teuils. Mais alors, il lui restera à résoudre la ques- » tion non moins délicate de loger ses jambes d'un » côté ou de l'autre de l'obstacle ainsi dressé au ni- » veau de ses genoux. La moindre négligence, le » plus petit mouvement d'inattention, amènera une » catastrophe. S'il faut livrer passage à un voisin at- » tardé, le monsieur de l'orchestre est réduit à une » gymnastique désespérée pour sauver son chapeau : » ou il le serrera contre sa poitrine, en un geste de » nourrice alarmée, ou il le tiendra à bout de bras au- » dessus des conflits de l'humanité, avec quelle grâce, » vous le savez. Le plus souvent, il finira par le four- » rer sous son siège, au petit bonheur, et je n'ai pas » besoin de vous dire en quel état il le retrouvera, » pour peu que les pieds du voisin de derrière aient » trouvé le moyen de s'insinuer jusqu'en cette retraite » insuffisamment protégée.

Aux mariages, aux enterrements, la situation n'est » guère moins critique. Un défilé de sacristie équi- » vaut pour un chapeau de soie à une campagne dans » la brousse, et les pensements du coup de fer sont » parfois impuissants à redonner aux éclopés le bril- » lant vernis de la santé. Le mondain le plus impe- » ctable ne sort jamais indemne de cette redoutable » épreuve. Je sais bien que c'est précisément la diffi- » culté de tenir le chapeau de soie en bon état qui a » fait en grande partie la durée de son succès. C'est » un luxe de reluire, et un luxe auquel ne sauraient

prétendre les hommes occupés d'autre chose que de brosser avec leur coude un morceau de peluche tendu sur un cylindre de carton. Il faut du loisir, de l'étude, et même une certaine vocation préalable pour porter honorablement le chapeau haut de forme. De toutes les pièces de notre habillement masculin, c'est assurément la moins démocratique.

Qu'importe après cela que la calvitie menace les crânes emprisonnés sous cette cloche ? Le docteur Schweningen, le médecin du prince de Bismarck, a eu beau prouver que la disparition du cheveu et la propagation du tube vont de concert, il n'a pas converti grand monde, du moins en France et en Angleterre, les deux citadelles du snobisme et du chic. En Allemagne, il est vrai, en Autriche, en Suisse, et dans la plupart des autres pays de l'Europe, le chapeau haut de forme est moins envahissant. C'est un harnais auquel on ne s'astreint que dans les grandes occasions. Un médecin peut faire ses visites en simple feutre et un professeur ne croit pas que l'avenir de la science dépende de la façon dont il abrite sa tête. L'un et l'autre tiennent, avant tout, à ne pas avoir la migraine. Le fétichisme du tuyau de poêle souffre des infidélités qui feraient pousser les hauts cris sur le Boulevard.

Est-il donc impossible d'obtenir en France une pareille commutation de peine ? Sommes-nous condamnés à porter à perpétuité une coiffure qui, par son poids, ses dimensions, son impénétrabilité à l'air, son inefficacité contre les intempéries, semble un défi au sens commun ? La mode, qu'on accuse volontiers, et non sans raison, d'être trop changeante, sera-t-elle immuable en ce seul point ? Si tous ceux qui protestent contre le chapeau haut de forme sont sincères, s'ils ont le courage de manifester leur opinion autrement qu'en paroles, il ne doit pas leur être impossible d'en triompher. M. Jules Lemaitre, ce matin encore, instruisait le procès de cet objet inconcevable et mystérieux, qui offense la raison et les yeux de tous les gens de goût, et dont personne n'a jamais pris la défense. Pourquoi conclut-il avec mélancolie que son abolition est un rêve ? Ne vaudrait-il pas mieux faire un essai loyal d'insurrection ? Une Ligue devrait se former avec ce cri de guerre : « Le chapeau haut de forme, voilà l'ennemi ! » Que tous ceux qui sont de cet avis envoient leur adhésion ; qu'ils s'engagent à prêcher d'exemple en proscrivant cet article de leur ajustement, et le tuyau de poêle disparaîtra plus vite peut-être qu'on ne pense.

Onna vreta.

Lè bons s'einvont, lè crouio restont. Lè cein que desâi l'autro dzo Tiénon à son nêvâo Isaque à David.

Vé don vo deré quoui l'est Tiénon et son nêvâo Isaque. Et bin Tiénon l'è on villio valet, boun' homo s'on vâo, mâ on bocon crâpin et que ne medzè pas adi dou z'âo après sa soupa, quand mimo l'a lo moian et que gardè dâi dzenelhiès. Son nêvâo Isaque lè ion dè clliau zestafè que rupè tot ein herba, et coumeint vo lo comprendràî, n'est pas tant bin vu dè son oncllio Tiénon.

Isaque va toparâi ti lè zans, eintrè Tsalandè et lo Bounan, lài fèrè vesita. Dè coutema Isaque trovavè son oncllio cheta su lo ban daô fornet, sa grossa pipa âo mor, que liésâi lè papâi.

Sti an Tiénon qu'irè on bocon mal'âdo, ne s'étâi pas léva. Isaque s'est don chetâ vai lo lhi et sè mète à babelhi.

Ein déveseint dè çosse dè cein, Isaque apè-châi déso lo lhi on par dè solâ tot batteint nâovo : « Vouaiquie on par dè solâ que mé remonterion bin lè grâpiè, » se sè dit en li mémo. Mâ lo gros de l'affèrè l'irè dè lè preindre sein itrè vu, kâ l'oncllio n'avâi pas frâi ai ge.

Tot d'on coup lài vint on idée : sein fèrè seimblant dè rein, sein arrètâ dè devesâ, trè sè charguèis einfatè lè solâ et met lè sins à la plièce.

Lo coup fé, Isaque sè preparè à parti, et son oncllio lài dit ein lài ludzeint dein lo man onna pice dè cinq francs que l'avâi prâi déso lo coussin : Tè, Isaque, et tâtse d'itrè pe sadze, kâ

du lo teimps que t'ein fâ ne sè pas coumeint t'i adè einvia ; lè bin coumeint on dit : « Lè bons s'einvont, lè crouio restont. »

— Lè verè, dit Isaque ein guegneint sè solâ nâovo, « lè bons s'einvont, lè crouio restont. »
Et remachè l'oncllio, lài baillè la bouna né et fot lo camp.

ALOYS CHATELANAT.

Le 6 courant, a eu lieu, au Théâtre, la soirée annuelle de l'*Union chorale*. Tous nos journaux en ont parlé en termes élogieux. Deux d'entre eux, cependant, la *Gazette* et le *Nouvelliste*, après avoir constaté les progrès constants de la société et félicité son directeur, M. Charles Troyon, ajoutèrent quelques critiques quant au choix des chœurs exécutés. C'était leur droit.

Ces journaux voudraient voir nos sociétés de chant, en général, ne pas abandonner trop, au profit d'une musique plus savante, les chœurs populaires, « les beaux et simples chœurs à quatre voix, ceux qu'on trouve dans le *Recueil de Zofingue*, dans les *Chants du soldat*, ou encore dans le *Chansonnier du Club alpin*. » C'est une opinion.

Mais, ce qui gâta un peu les affaires et causa, dans le sein de l'*Union chorale*, un sentiment pénible, ce sont les expressions un peu trop cavalières, dont se servit la *Gazette* et le *Nouvelliste* à l'égard de deux des chœurs exécutés, qu'ils qualifièrent de « ferblanterie harmonique » et de « musique à quatre sous. »

Dans une lettre, publiée samedi dernier par la *Gazette*, le Comité de l'*Union chorale* justifie son choix. Il s'appuie, pour cela, sur l'autorité de MM. Plumhof, C.-C. Dénéreaz, Gustave Dorret et William Pilet, chargés, à plusieurs reprises, de la révision des recueils de chœurs d'hommes de la Suisse romande, dans lesquels se trouvent les deux morceaux en question.

Le débat semblait clos. Il ne lui avait manqué que la note plaisante. Elle fut donnée dimanche, au « vermouth, » qui, chaque semaine, réunit, au local de la société, un certain nombre de « Choralions. »

C'est une amusante chanson, dont l'auteur, M. M. D., est un des plus anciens et des plus dévoués membres de l'*Union chorale*. La voici :

(Air connu.)

La Chorale.

(A son directeur.)

Cent sous ! Cent sous !
Pour changer le répertoire ;
Cent sous ! Cent sous !
Charles, comment ferons-nous ?

Le directeur.

Eh bien ! nous achèterons
De la musique nouvelle,
Qui sera d'autant plus belle
Que pour quat'sous nous l'aurons.

La Chorale.

Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.

Nous achèterons aussi
— Soit dit sans plaisanterie —
Des chœurs de ferblanterie,
Paraît qu'ça se chante lei !

La Chorale.

Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.

Nous dirons au Club alpin :
Prêtez-nous votre musique ;
On dit qu'elle est magnifique,
Sur l'alpe, sous le sapin.

La Chorale.

Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.

Puis, dans les *Chants du soldat*,
Nous prendrons la chansonnelle,
Pour plaire à dame *Gazette*
Que *Nouvelliste* imita.

La Chorale.

Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.

Nous donnerons des concerts
A dix sous pour grand'personne
Et moitié prix pour les bonnes,
Les bébés et les reporters !

La Chorale.

Cent sous ! Cent sous ! etc.

Le directeur.

Et quand le public aura
Pour ses dix sous d'harmonie,
S'en allant, l'âme ravie,
A la *Gazette* il dira :

Cent sous ! Cent sous !
Pour changer un répertoire,
Cent sous ! Cent sous !
On n'voit cela que chez nous !

Tout est bien qui finit par des chansons.

Flegme britannique.

Deux Anglais, M. et M^{me} X..., partis de Montreux, débarquaient à St-Gingolph. Ils demandèrent un guide, car leur intention était de faire l'ascension de la Chaumeny, malgré l'inclémence du temps. Personne ne voulut se charger de les conduire, et, comme ils persistaient dans leur projet insensé, on leur indiqua le chemin.

Partis à une heure, ils arrivèrent selon toute probabilité vers cinq heures, car, le soir, un feu de joie, aperçu sur une des pointes, annonçait leur présence là-haut. Et comme ils avaient décidé de redescendre sur Vouvry, on ne s'inquiéta plus d'eux.

Mais des télégrammes adressés au président de la commune le rappela au souvenir des bonnes gens de St-Gingolph. C'étaient les familles de nos touristes qui s'alarmaient, car ceux-ci n'étaient, paraît-il, pas rentrés. Le crieur public annonça que ceux qui auraient des nouvelles à donner des disparus étaient priés de le faire immédiatement.

Puis une escouade de braves partit à la recherche des deux touristes, ce qui ne fut pas chose facile, car la tourmente de neige avait rendu les chemins impraticables.

Les chercheurs furent cependant payés de leur peine, car en arrivant à la porte d'un chalet, le plus charmant spectacle s'offrit à leur vue. Au près d'un bon feu, la dame anglaise préparait le thé et son époux lisait le *Times* !

Interrogés, ces impassibles personnages répondirent calmement qu'ils attendaient que la neige eût diminué pour descendre !

THÉÂTRE. — Jeudi, M^{lle} Eve, de Gyp, a fait une belle salle. Mais cette pièce n'a pas répondu à ce qu'on en attendait. Elle manque de fond. L'action s'éparpille autour d'un bal, dans une foule de petits incidents, de scènes assez amusantes, mais qui se succèdent sans esprit de suite, sans une idée, un personnage qui pique réellement l'attention.

Quant à l'interprétation, elle a été très bonne ; tous les artistes s'en sont acquittés avec succès. Nous avons été charmés de retrouver là M^{me} Daumerie-Scheler, avec sa diction excellente, son jeu sobre et juste, sa physionomie expressive.

Le *Passant* a fait plaisir. M^{me} d'Athis a très bien rendu les beaux vers de Coppée. La diction de M^{lle} Benedic laissait à désirer.

Demain, dimanche : **Les deux Gosses**, ce grand succès, qui en est à sa treizième représentation sur notre petite scène lausannoise ! Y aura-t-il place pour tous ?

Nous lisons dans un journal de Paris :
« Un accident est arrivé hier, boulevard Montparnasse. Le sieur P... s'est cassé la jambe. C'était un ouvrier en bronze. »

Jugez un peu, si c'eût été un ouvrier en porcelaine.

I. MONNET.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.